25e Année N° 6103 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Vendredi 18 Mars 1881

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» Six mois. . 26.»»
» Un an . . 50.»»
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois . . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne . . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à *Roubaix*, au bureau du journal ; à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande Place ; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse) ; à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A ROUBAIX, aux bureaux du journal.
A LILLE, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grande Place (entrée par les débris Saint-Etienne).
A TOURCOING, rue d'Havré, 25.
A ARMENTIÈRES, rue de Lille.
A PARIS, aux bureaux de l'*Agence Havas*, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 17 MARS 1881

BULLETIN DU JOUR

Les champions du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement « tirent au mur » en attendant le jour de l'assaut. Quelques-uns, pour se faire la main, procèdent à des engagements qui ont pour but de tâter leurs adversaires. Ce n'a été mardi, à la Chambre, qu'une série de feintes, de parades, de ripostes, de réponses du fer au fer : mais rien de sérieux *en somme*. Les Mérignac du scrutin d'arrondissement et les San Malato du scrutin de liste ont cependant dessiné leur jeu au sujet de la proposition Barodet, tendant à la révision de la Constitution, et surtout en combattant la proposition Dreyfus, ainsi conçue : « A partir de la promulgation de la présente loi et jusqu'aux prochaines élections générales, il ne sera procédé à aucune élection partielle. » M. Cazeaux s'est fendu aussitôt : « La Chambre *seule*, a-t-il dit, n'a pas le droit de toucher à une loi organique. » Cette petite phrase, qui paraît tout à fait innocente, était tout simplement un coup droit porté au projet Bardoux.

Aussi M. Gambetta est-il arrivé rapidement à la parade : « La loi organique sur les élections ne fait pas partie de la Constitution ! s'est-il écrié. L'Assemblée nationale l'a reconnu lors des détails sur la Constitution. » Mais, M. Bonnet-Duverdier de riposter : « Je n'admets pas la théorie de M. le président ; je ne reconnais pas à cette Chambre le droit de modifier la loi électorale qui existe et d'en élaborer une nouvelle ! » Heureusement que la majorité, qui voyait les esprits s'échauffer, a coupé court à l'engagement en refusant l'urgence réclamée par M. Dreyfus. Mais on peut prévoir par ces escarmouches, l'intérêt que présentera la bataille définitive et la passion que l'on y apportera de part et d'autre.

Assassinat du Czar

Le deuil de la maison de Russie.

La maison de Russie a pris avant-hier le deuil de son chef infortuné.

Le temps que doit durer ce deuil n'a pas encore été fixé ; celui de l'empereur Nicolas fut porté six mois, selon la volonté du défunt ; Alexandre II n'ayant pas eu le temps d'en limiter la durée, on croit qu'elle sera d'un an, suivant les usages autrefois reçus.

Le deuil est le costume noir, comme en France, avec crêpe au chapeau ; les femmes portent des robes noires dont la traîne est d'autant plus longue que l'on veut faire plus d'honneur au mort, et des chapeaux recouverts d'un immense voile de crêpe plié à angles droits, à la religieuse.

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

La douleur de l'empereur et de la nation russe est immense.

La grandeur de la perte est accentuée encore par les témoignages de condoléance et de sympathie que les gouvernements et les représentations nationales du monde entier envoient à Saint-Pétersbourg.

Ces témoignages unanimes touchent profondément l'empereur et la nation russe.

Saint-Pétersbourg, 16 mars, 6 h. s.

D'après un avis officiel, qui paraît à l'instant, demain des hérauts d'armes, en habits de deuil, accompagnés de gardes à cheval, annonceront, devant les palais impériaux et dans divers quartiers de la ville, le transfert des dépouilles de l'empereur défunt à la cathédrale, où le public, sans distinction de classe sera admis.

Nouveau manifeste d'Alexandre III

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

L'empereur Alexandre III adressera prochainement à la Russie un nouveau manifeste déclarant, d'une part, que le développement historique du pays ne sera pas arrêté par le nouveau règne et, d'autre part, qu'aucun des coupables n'échappera au châtiment qu'il a mérité.

Un ukase

Un ukase en date du 14, nomme le grand duc Wladimir commandant en chef du corps de la garde et des troupes de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg. Dans cet ukase, le nouveau czar rappelle le temps pendant lequel il a servi dans les rangs de ces troupes, qu'il remercie de leur zèle et de leur fidélité.

Le Comité révolutionnaire de Saint-Pétersbourg

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

Le Comité exécutif révolutionnaire a adressé aujourd'hui aux journaux de St-Pétersbourg, une proclamation datée du 13 mars, dont la violence dépasse toutes les précédentes publications.

Il y est dit qu'après deux années d'efforts et de grands sacrifices, l'acte libérateur a été enfin accompli.

La proclamation prévient le nouveau Czar de ne pas suivre l'exemple de son père et de ne pas devenir un tyran. Il prie tous les adhérents d'aider le comité s'il faut ultérieurement entreprendre une lutte contre le nouveau Czar. La proclamation ajoute qu'Alexandre II a succombé à la suite d'un jugement suprême qui a été prononcé le 7 septembre 1879.

Indices de l'attentat

On signala, il y a une quinzaine de jours, à l'ambassade de Russie, des démarches suspectes de gens connus pour être en relations constantes avec des révolutionnaires qualifiés, d'origine russe et allemande, et réfugiés les uns à Londres, les autres en Suisse. Le Russe Hartmann et le secrétaire de l'Allemand Most ont été, pendant plusieurs jours, à Londres, l'objet d'une surveillance particulière. On a su que des réunions avaient été tenues dans le bureau d'un petit journal, rédigé en langue allemande, et qui est l'organe d'une branche socialiste dont les chefs sont bannis de l'Allemagne. Ce journal n'y pénètre que clandestinement.

Hartmann n'a pas quitté Londres ; mais il a beaucoup écrit à Paris et en Suisse. Ses correspondances ont été suivies attentivement. Elles n'ont rien révélé. C'est par une autre voie que des soupçons ont été conçus, quatre ou cinq jours seulement avant un attentat qui avait été pourtant préparé de longue main, selon toute évidence.

Quand M. Andrieux, sans se douter de l'imminence d'un danger que personne ne croyait ni si réel ni si proche, a donné à l'ambassade de Russie les avis et les indications qu'il jugeait nécessaires, la vigilance de l'ambassadeur avait déjà été mise en éveil par les dépêches de son gouvernement. Deux complots étaient dénoncés à la chancellerie russe, l'un qui paraissait formé sur le sol anglais, l'autre dont on cherchait les traces à Saint-Pétersbourg même.

En plusieurs autres circonstances, la police allemande a rendu à la police russe le service de lui signaler les dangers qu'elle avait découverts. Cette fois, on a tout ignoré à Berlin et le fait est d'autant plus frappant qu'on a maintenant la certitude que des Allemands démocrates socialistes étaient intimement mêlés aux machinations suspectes qui ont précédé le crime et auraient peut-être permis de le prévenir s'il avait été perpétré moins promptement.

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

L'*Agence russe* rectifie ainsi les récits publiés par les journaux au sujet d'une boîte de pilules contre l'asthme, envoyée à l'Empereur défunt par la poste, quelques jours avant la catastrophe.

L'Empereur, dit l'*Agence russe*, souffrait effectivement d'un asthme. La boîte dont il est question était accompagnée d'une lettre dans laquelle on prévenait l'Empereur, s'il recevait une seconde boîte pareille, de ne pas l'ouvrir, car, en détachant la ficelle, cette boîte éclaterait et le tuerait. L'examen auquel fut soumise la boîte constata effectivement que si la boîte, qui était munie d'un piston, eût contenue des matières explosibles dont parlait la lettre, elle eût pu tuer plusieurs personnes.

Le service religieux

Le glas sonne dans toutes les églises annonçant le commencement des cérémonies funèbres.

Toutes les personnes admises à la cour, les dignitaires, les représentants de l'armée et de la marine ont été invités à assister au transfert du corps du souverain défunt dans l'église du palais, où il restera exposé pendant quinze jours.

Les mêmes personnes seront admises à prendre part aux prières qui seront dites tous les soirs à neuf heures.

Tentative d'empoisonnement

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

Roussakoff a tenté de s'empoisonner au moment de son arrestation.

Le procès devait avoir lieu hier, mais les débats ont été ajournés à la suite de la découverte du local d'où provenaient les plombs.

A Paris

Le grand-duc Nicolas, frère de l'Empereur Alexandre II et oncle du Czar actuel, a traversé hier Paris, accompagné de ses fils, et est parti hier soir par le train express de huit heures, dans un wagon-salon préparé à cet effet par la Compagnie du Nord.

La police et les nihilistes

L'*Estafette* annonce que M. Andrieux, préfet de police, s'est fait remettre, hier, les rapports rédigés par la police sur les nihilistes russes habitant Paris

M. Andrieux a communiqué ces notes au ministre de l'intérieur.

Paris, 16 mars, soir.

De l'examen des rapports de police, il résulte que les nihilistes habitant Paris, sont peu nombreux. Ils se tiennent dans le quartier du Panthéon et se réunissent dans un café de la rue Soufflot.

Le cri du cœur

La correspondance les *Nouvelles* rapporte comme ayant été prononcé par un membre de la gauche, au sortir de la séance de lundi : « Singulier système, aurait-il dit, on lève les séances en signe de deuil, quand on devrait illuminer les palais nationaux. »

Le Parlement français et l'Attentat de St-Pétersbourg

Le *Télégraphe* reconnait qu'il « n'est pas mauvais que les Chambres aient supprimé jusqu'à l'ombre de tout prétexte à méprise » en constatant « la vraie pensée de la France. » Il oublie de faire remarquer que cette « manifestation de haute convenance » s'est produite dans les deux Assemblées sur l'initiative de membres de la droite ; il oublie de mentionner les abstentions républicaines, les protestations radicales. Enfin, il oublie de dire que, à la Chambre, le gouvernement s'est tu, et que, au Sénat, M. J. Ferry n'a parlé que lorsque le vote était moralement acquis.

Le *Nord*, plus équitable, rend hommage à la conduite de nos amis, et ne relève pas sans amertume les « mauvaises dispositions d'une grande partie » des gauches.

Paris, 16 mars, 9 h. 30 soir.

On croit ici à un mouvement de réaction en Russie.

A Saint-Pétersbourg, on parle de menaces à l'adresse du nouveau Czar !

Paris, 16 mars.

Les nouvelles parvenues à Paris de Berlin et de Londres, relativement à la question turco-grecque sont des plus pessimistes.

Paris, 16 mars, soir.

Depuis la mort de l'empereur de Russie, des ordres très sévères ont été envoyés à notre frontière pour signaler les sujets russes qui passeraient en France.

—

On lit dans la *Correspondance Havas* :

« S. E. le prince Orloff, ambassadeur de Russie, quittera Paris vers les premiers jours de la semaine prochaine, pour aller assister aux funérailles d'Alexandre II.

» Le baron Frédéricks, attaché militaire de Russie à Paris, doit partir ce soir pour Saint-Pétersbourg. »

A Bruxelles

Bruxelles, 16 mars.

Le journal le *Nord* ne croit pas à la réalisation des prévisions d'un grand nombre de journaux, que l'attentat du 13 mars serait le signal d'une réaction en Russie et y enrayerait l'accomplissement des réformes en voie d'élaboration.

Un nouveau complot

Vienne, 16 mars 10 h. 25.

L'empereur a envoyé par l'intermédiaire de l'ambassade russe une lettre autographe de condoléance au nouveau czar. On commente beaucoup, dans nos cercles politiques, l'attitudes des Chambres françaises à l'occasion de la mort de l'empereur Alexandre. On veut y voir un acte politique plutôt qu'un acte de convenance internationale.

A Berlin

Berlin, 16 mars.

Le prince héritier de Prusse doit partir aujourd'hui pour Saint-Pétersbourg.

On attache à ce voyage une importance politique très-grande.

Le prince fera le voyage en compagnie des grands-ducs Serge et Paul.

Berlin, 16 mars, midi.

On accorde ici une attention particulière aux manifestations du sentiment public en France à l'égard de la Russie.

Vœu touchant de l'Empereur d'Allemagne

On écrit de Berlin à la *Gazette de Cologne*, qu'à la première nouvelle de l'assassinat du Czar, l'empereur Guillaume a manifesté l'intention d'aller lui-même à Saint-Pétersbourg assister aux funérailles. Les médecins l'ont déterminé à renoncer à son projet.

Berlin, 16 mars.

La *Gazette de la Croix* raconte que le président supérieur de la police de Berlin, M. Madaï se rendit dimanche soir au palais de l'empereur. L'empereur, ému, tendit la main au chef de la police et lui dit : « Personne ne peut nous protéger ; une puissance supérieure dispose de nos destinées. »

Berlin, 16 mars.

Vu le deuil profond dans lequel la mort de l'empereur Alexandre II a plongé la cour de Berlin, l'empereur Guillaume a décidé que le prochain anniversaire de sa naissance ne serait pas célébré d'une manière publique dans les cercles de la Cour.

Le départ du prince impérial pour Saint-Pétersbourg, qui devait avoir lieu à 2 heures de l'après-midi, a été de nouveau ajourné.

Berlin, 16 mars.

La *Correspondance provinciale* publie, à l'occasion de la mort du Czar, un article dont les termes sont on ne peut plus sympathiques et chaleureux.

La *Correspondance*, semi-officielle, dit que l'empereur Alexandre a été le plus noble et le meilleur des monarques et a consacré toute sa vie au bonheur de son peuple. Elle termine son article de la manière suivante :

« L'Allemagne consacrera à ce noble souverain un souvenir cordial et respectueux. Elle salue le nouveau Czar avec la sincère conviction qu'il sera aussi fidèle aux traditions de ses ancêtres et saura apprécier la valeur d'une sérieuse amitié de la Russie et de l'Allemagne. »

La date officielle des obsèques de S. M. Alexandre II est fixée au 15-27 mars.

La nouvelle est arrivée à l'ambassade russe, hier soir, à cinq heures.

Berlin, 16 mars.

D'après le *Reichsanzeiger*, le prince impérial a dû ajourner à la semaine prochaine son départ pour Saint-Pétersbourg annoncé pour aujourd'hui, *à cause d'un mal de gorge et sur le conseil des médecins*. Le prince n'assistera donc pas au transfert du corps de l'Empereur, du Palais à la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul ; mais il sera à Saint-Pétersbourg lors des funérailles proprement dites.

A Cologne

Cologne, 16 mars.

On télégraphie de Berlin, le 16, à la *Gazette de Cologne* ;

« Nous apprenons de source certaine que dans un milieu dont les opinions en matière de politique étrangère font absolument autorité aux yeux du peuple allemand, on est convaincu que les conséquences politiques de l'épouvantable forfait qui a été commis à Saint-Pétersbourg n'auront pas la portée qu'on était autrefois enclin à attribuer à un changement de souverain survenant en Russie.

On émet cette opinion, non-seulement au point de vue des relations de la Russie avec l'étranger, mais aussi au point de vue des affaires intérieures de l'empire russe.

Certains symptômes donnent lieu de penser qu'aucun changement capital ne se produira du moins pour le moment.

On sait, du reste, que l'antipathie pour l'Allemagne, que l'on a souvent attribué au tsar actuel, ne s'est pas manifestée dans les derniers temps, autant qu'on peut en juger par les faits.

En Amérique

New-York, 16 mars

Un meeting socialiste a eu lieu hier soir. Des discours révolutionnaires ont été prononcés par des Anglais, des Russes et des Allemands.

Le meeting a adopté des résolutions approuvant l'assassinat du Tzar.

LETTRE A M. ROCHEFORT

M. Rochefort a reçu la lettre suivante :

Genève, le 15 mars 1881.

Cher monsieur Rochefort,

J'ai reçu votre dépêche. Vous n'aurez des renseignements sérieux qu'à la condition de venir ici les chercher vous-même.

Venez donc.

Jusqu'à ce jour, tous les récits des journaux et de leurs prétendus correspondants de Pétersbourg sont de pures fantaisies. Comment voulez vous qu'en trois jours des lettres soient arrivées en France, puisqu'il en faut quatre pour venir en droite ligne de Pétersbourg ?

Quand aux dépêches, le gouvernement qui tient à présenter l'attentat sous un jour tout spécial, n'en laisse pas passer une seule en dehors de celles qu'il compose lui-même.

Les dépêches chiffrées sont toutes arrêtées.

Nous-mêmes ne recevons d'avis qu'à partir de la frontière allemande.

Ce dont, quant à présent, nous pouvons vous assurer, c'est que le jeune homme arrêté, comme ayant lancé la première bombe doit être parfaitement innocent, attendu que ce n'est pas de la foule qu'elle est partie. Les auteurs de l'attentat n'étaient ni dans la rue ni sur la glace du canal, mais bien dans une des grandes propriétés qui bordent la rue Millione. Aucun d'eux n'est arrêté. Mais le gouvernement a grand intérêt à laisser croire que les auteurs de l'attentat étaient dans la foule.

L'histoire de l'empereur descendant « tranquillement » de sa voiture pour donner des soins aux blessés nous paraît une fable.

Il ne s'est pas écoulé cinq secondes entre l'explosion de la première bombe et l'explosion de la seconde.

Ce que je suis en mesure de vous affirmer, c'est que les bombes n'étaient pas en verre, comme plusieurs journaux l'ont prétendu. L'intérieur des bombes, fabriquées à Pétersbourg, comme je vous l'ai écrit hier, contient, il est vrai, des tubes de verre renfermant l'explosif et augmentant ainsi la force d'expansion par le système de l'inflammation centrale.

Mais il y a en réalité deux bombes, l'une interne, l'autre externe ; entre les deux circule une nappe d'eau. Lorsque par la percussion, la bombe intérieure éclate d'abord, chaque éclat agit sur les molécules de l'eau qui, à leur tour, décuplant la force, brisent, non plus en quelques morceaux, mais en mille morceaux l'enveloppe extérieure.

LA LÉGENDE IMPÉRIALE.

Le guet-apens, la trahison et l'assassinat dont Alexandre II vient d'être victime, ne sont pas des catastrophes rares dans les annales des Rourick et Romanow. Il y a même deux vieilles légendes qui les qualifient d'inévitables. L'une d'elles, une de ces célèbres *Skatiseli* des populations du voisinage du lac d'Onéga, est intitulée : *Rak Isminjia wo wodjiljias wo Rassii* (l'Introduction de la gangrène de la trahison en Russie.) D'après cette légende, dont Ivan le Terrible est le héros, une malédiction divine, que ce czar s'est attirée à l'occasion d'une noire trahison, veut que tous ses successeurs soient toujours en butte aux *guet-apens* ou aux assassinats.

Inutile de dire que le populaire russe a déterré, à chaque événement de la famille impériale, la vieille légende d'Ivan le Terrible. Et, en effet, les événements paraissent lui donner raison.

Après le sanglant règne d'Ivan, le trône échoit à son fils, le czar Féodor, ou Frédéric. Celui ci, connu sous le nom de Féodor Ivanovics, meurt sans successeur. Le czar suivant, Wladislaw l'Elu, est détrôné par la trahison de Michel Romanow. L'arrière petit-fils de celui-ci, le czarewich Alexis, fils de Pierre-le-Grand, meurt étranglé ; le même sort est réservé à son cousin Pierre III, étranglé le 17 juillet 1762. Son fils, Paul Ier, meurt de la même façon. Le fils de celui-ci, Alexandre Ier, meurt en 1825, subitement, par le poison, dit-on. Son successeur, Nicolas, empereur, par suite de la renonciation de son frère aîné Constantin, meurt inopinément, le 2 mars 1855, non sans soupçon de poison.

Le crime d'aujourd'hui semble encore une fois donner raison au *skatiseli* d'Ivan le Terrible.

ALEXANDRE II ET LAFERRIÈRE

Laferrière fut, durant son séjour en Russie, un des artistes les plus aimés du czar Alexandre II, qui vient de mourir d'une si effroyable façon.

Celui-ci se plaisait beaucoup, autrefois, à se promener seul, à pied, dans les rues.

Une mesure de sûreté générale, datant du règne de Paul Ier, interdisait d'adresser la parole à l'empereur ou de lui répondre lorsqu'il parlait à quelqu'un.

Quand on contrevenait à cet ordre, deux gendarmes, qui suivaient le souverain à quelques pas, saisissaient le délinquant et l'emmenaient aussitôt en prison.

Un jour qu'Alexandre II traversait une des principales places de la ville, l'artiste français se trouva sur son passage.

Le czar l'interpella, le fit causer un instant et passa outre.

A peine le souverain avait-il tourné le dos, que les inévitables gendarmes s'emparent de Laferrière et l'emmènent.

Le soir même, au théâtre Michel, l'empereur entre dans sa loge et attend que le rideau se lève.

Au bout d'une demi-heure, voyant que l'on ne commence pas, il s'impatiente et fait demander M. de Sabouroff, le surintendant des théâtres.

— Eh bien, [illegible] depuis si longtemps ?

— Sire, le principal artiste.

— Laferrière ! Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?

— Sire, il a disparu.

— Disparu ! Comment cela ! C'est récent alors ! Je l'ai rencontré cette après-midi.

Et l'empereur donne l'ordre de faire les recherches les plus minutieuses.

Le bruit de ces recherches arrive aux oreilles d'un lieutenant de police qui se trouvait dans la salle. Il se rappelle qu'on a amené à la citadelle dans le courant de la journée un artiste français dont il ignore le nom ; à tout hasard, il prévient l'aide de camp de service.

On court aussitôt à la citadelle, et quelques instants après, on ramène Laferrière furieux.

Six mois après cette aventure, le czar rencontra dans la rue le pensionnaire du théâtre Michel.

— Tiens ! monsieur Laferrière, dit-il, voici bien longtemps que...

Laferrière fit demi-tour et s'en alla. Le czar le suivit.

— Eh ! qu'avez-vous donc ?

Laferrière continuait de marcher sans répondre, toujours accompagné du czar.

— Je vois ce que c'est : vous m'en voulez de cette histoire d'il y a six mois.

— Du tout, dit Laferrière, seulement on ne m'y reprendra plus.

Et prenant ses jambes à son cou, il mit entre le czar et lui, la distance suffisante pour ne plus tomber si facilement aux mains des gendarmes.

Le lendemain, le décret de police, rendu sous Paul Ier, était aboli par ordre de l'empereur.

Une nouvelle Convention

C'est hier que la Commission chargée d'examiner la proposition Bardoux a repris ses séances. Mais tandis que cette Commission va compulser les documents qu'elle a demandés à M. le président du Conseil ; qu'elle va noter les arrondissements où l'accroissement de la population exige une augmentation du chiffre des députés ; tandis que M. Bernard-Lavergne, va lui faire connaître les améliorations qu'il propose pour rendre le scrutin d'arrondissement conforme à ce qu'il appelle le principe démocratique ; tandis que de toutes parts dans la presse on s'évertue à discuter sur le mode de scrutin qui semble devoir être préférable, une proposition qui n'a l'air de rien et qui est grosse de conséquences est déposée sur le bureau de la Chambre.

Elle émane de M. Barodet, cet instituteur du Rhône, ce concurrent de M. de Rémusat qui a mis en échec M. Thiers, dans un scrutin célèbre. Elle menace de supprimer la Chambre actuelle et le Sénat pour les remplacer par une nouvelle Convention. Nous voilà déjà bien loin du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement. C'est d'une réforme radicale de la Constitution qu'il s'agit.

La proposition de M. Barodet est revêtue de 65 signatures. Elle dé-

---

FEUILLETON DU 18 MARS.

— 23 —

LE PAYS DU SOLEIL

de MM. Ch. DESLYS & R. CORTAMBERT

XX

L'Américain ne pouvait encore soupçonner ce complot. Mais que faire ? Châtier les Ouachambi, c'était se détourner de sa route. D'ailleurs ils occupaient de formidables positions. Les attaquer ? Folie !... Il rétrograda, mais non sans que son orgueil eût cruellement à souffrir de cet affront.

Le devoir, le salut, c'était de se rallier au plus vite à Mirambo[1].

Par malheur la nature elle-même conspirait contre ce dessein.

Aux orages succédait une chaleur torride. On marchait sous un ciel de feu. Les vivres s'épuisant, il avait fallu rationner les hommes. L'eau parfois leur manquait. Çà et là, quelques flaques pluviales tarissaient sur un sol ingrat et salin. Les bœufs, un moment soulagés par le rafraîchissement de l'atmosphère, ne se traînaient plus qu'avec peine. Leurs plaies s'étaient envenimées ; une humeur fétide coulait de leurs naseaux. La plupart [illegible]. Quelques-uns [illegible] de leur chargement [illegible] les pagazis qui murmuraient.

1. Mirambo, qui, à l'époque où se déroule l'action de notre ouvrage, était l'ami des Européens, est depuis devenu l'implacable ennemi.

D'autre part, la peur de la contagion les tourmentait aussi. Toutes sortes de rumeurs alarmistes circulaient dans leurs rangs : « On entrait dans le pays de la soif et de la faim !... On allait rencontrer des hordes de géants féroces, anthropophages ! » Ces malheureux n'avançaient plus qu'en tremblant. Déjà quelques pagazis manquaient à l'appel. Il fallut toute l'énergie d'Heyward pour maintenir les autres dans le devoir.

La caravane atteignit enfin la grande jungle, vaste pleine ou plutôt immense hallier s'étendant à perte de vue. C'était comme une mer de grandes herbes d'un brun roux, de broussailles dessechées, d'arbrisseaux squelettes. David avait résolu d'en sortir avant la nuit.

Un semblant de chemin s'y trouvait frayé. On le suivit péniblement. Il aboutissait à une sorte de clairière où quelque tribu sauvage paraissait avoir récemment campé. Çà et là, des traces de feux, des fragment d'arbres demi-carbonisés. Au centre s'élevait encore un groupe de moyombos. La jungle, fauchée tout autour, n'était plus représentée que par des espèces de fagots abandonnés par les derniers occupants. Heyward fit agrandir le cercle, abattre et dépecer les arbres. Un rempart, ou plutôt une haie circulaire, se forma de tous ces débris. Tel avait été son ordre. Il venait de comprendre que la lassitude et l'abattement de ses compagnons ne lui permettaient pas de les conduire ce jour-là plus loin.

C'était le soir ; une surprise était à craindre, et dans les pires conditions stratégiques. Pacôme Tranchevent reçut l'ordre de mettre en batterie la mitrailleuse.

Il revint consterné.

« Maître, dit-il, ça ne va plus !... Ça ne tourne plus !... Toute détraquée, la machine !

— Comment ?... pourquoi ?

— Je n'y comprends rien, mais je ne suis pas fautif... Oh ! mais non ! foi de matelot ! »

L'Américain voulut s'en rendre compte et suivit le marin, qui lui donnait en chemin ces quelques explications :

« La dernière fois, cependant, que nous l'avons déballée, à la suite des bourrasques, il n'y manquait rien de rien... Nous l'avons constaté, Farruck et moi...

Il a servi, vous savez, dans les artilleurs d'Egypte... Il cherche à réparer l'avarie, mais je doute fort qu'il y parvienne. »

Effectivement, on trouva l'Arabe auprès de la mitrailleuse. Il l'examinait, la retournait, s'efforçant de lui rendre ses articulations, se dépitant de n'y pouvoir réussir.

« L'engrenage est faussé, conclut-il, une pièce essentielle a disparu... C'est irréparable !... »

Après s'être incliné devant l'évidence de cette assertion, le chef retourna vers sa troupe qui criait famine.

Quelques bottes de conserves, une vingtaine de kilogrammes de *revalenta arabica*, c'était, hélas ! tout ce qui restait. Plus de grain, pas de venaison : la chasse, en de pareilles conjectures, eût été des plus imprudentes. Une énorme bouillie fut bientôt cuite et satisfit provisoirement tous ces estomacs creux. Le besoin le plus urgent, c'était le repos, le sommeil.

La nuit se passa sans alerte.

Cependant les sentinelles elles-mêmes avaient dû, pour la plupart, s'endormir, car on s'aperçut, au point du jour, que tous les pagazis s'étaient enfuis, en emportant chacun leur charge.

Et, qui plus est, le fameux colis de Pacôme.

Quelques-uns avaient sans doute remarqué les soins assidus, mystérieux, dont il était l'objet. Y supposant un trésor, les déserteurs se l'étaient approprié, ils l'avaient volé.

Nous laissons à penser la colère de notre Normand. Il allait s'élancer à leur poursuite, quand le docteur Marius Arnoux, lui frappant sur l'épaule :

« Pecaïre ! dit-il, ce n'est plus à nos bagages, c'est à notre vie que présentement il faut songer ! Va rejoindre sir Heyward, qui t'appelle ! ».

David ne s'était jamais trouvé dans un pareil embarras. Non-seulement ses porteurs lui faisait défaut, mais encore quatre bœufs étaient morts pendant la nuit.

Les autres n'en valaient guère mieux ils ne voulaient plus se relever. Comment atteler les charriots, sinon avec des hommes ? Autant de combattants de moins, si l'on était assailli pendant la route. Serait-elle praticable ainsi ? Etait-elle encore libre ? il fallait s'en assurer avant tout.

Les Arabes, que leur habitude du climat maintenait plus alertes, venaient d'être dépêchés *en éclaireurs*, moitié sous le commandement d'Ismaïl, moitié sous la conduite de Farruck. Celui-ci devait reconnaître la ligne à suivre ; celui-là battre tout le reste de la circonférence, afin d'en écarter les tribus hostiles.

« Reviendront-ils ?... » se demandait le chef, resté tout songeur au milieu de ses fidèles.

Un ombre s'était dessinée devant lui, une main s'était tendue vers la sienne.

L'ombre de Wanda, la main de Wanda.

« Courage ! » lui dit-elle.

Il se redressa, comme inspiré par cette voix. Sur des ordres précis et brefs, une sorte de bûcher se forma. On apportait en même temps l'énorme paquet qu'il avait déclaré imperméable et dont personne ne soupçonnait encore le contenu. Son enveloppe, aussitôt défaite, laissa voir une immense corbeille d'osier profonde, oblongue, intérieurement garnie d'un plancher de chêne que soutenait et garantissait, à l'extérieur, un réseau d'acier.

Cette étrange et gigantesque malle de voyage était entièrement remplie d'une étoffe soyeuse, à la fois solide et légère, soigneusement roulée comme un interminable serpent de taffetas grisâtre.

Heyward, lui-même, commença de l'extraire du panier. Thadéus et Zéphirin, obéissant à ses instructions, l'étendirent avec précaution sur le sol. Tous les capitaines durent aussitôt leur venir en aide, car le monstre, en se déployant, s'arrondissait et grandissait toujours.

Sur ses flancs, comme aussi dans la corbeille, on voyait autant de cordages que pour la voilure d'un navire.

Le docteur amenait en ce moment le matelot.

« Qu'est-ce que cela ? » fit Pacôme.

XXI

David Heyward répondit :

« C'est un de ces ballons inventés par les frères Montgolfier et qui s'élèvent grâce à la seule raréfaction de l'air par la chaleur. »

Puis, continuant de s'expliquer :

« Nous nous en sommes servis avec avantage pendant la guerre de sécession, tantôt à l'état libre pour expédier des émissaires par-dessus les lignes ennemies, tantôt à l'état captif pour reconnaître au loin les mouvements de nos adversaires, lorsque nous campions en plaine et qu'aucune éminence, aucun observatoire naturel ne permettait de les voir. Telle est notre situation présente, — vous me voyez tendre au même but...

— Parfait !... je comprends !... fit Zéphirin, qui prenait autour de lui la direction des travailleurs. La science aérostatique ne m'est pas étrangère... Je fus même de certaine ascension...

— Et moi donc !... interrompit Pacôme, à Paris !... avec les marins ! Nous étions préposés au lancement des ballons... même que je suis parti à bord de l'un d'eux pendant les derniers jours du siège...

— Je te charge du filet et des amarres dit l'Américain.

— Ayez pas peur ! s'écria le Normand, ça me connaît !

— Vous, docteur, commanda David, activez le feu... »

Il flambait déjà, grâce à l'amas de broussailles et de feuilles sèches qu'on y renouvelait à chaque instant.

On suspendit au-dessus l'orifice, la gueule, pour ainsi dire, de la Montgolfière, qui, maintenant étalée sur la terre nue, occupait un énorme espace.

L'étoffe, intérieurement soulevée, ne tarde pas à se mouvoir, comme aspirant la vie, comme vivante. On dirait qu'un souffle mystérieux l'agite, qu'une force inconnue la gonfle.

Nous laissons à penser les étonnements, les superstitieuses exclamations des Africains de la caravane.

Néanmoins, sous la stimulante impulsion de Thadéus, de Pacôme, de Zéphirin, de David Heyward, les indigènes s'emploient sans relâche avec une docile et fiévreuse activité.

Quant à Marius Arnoux, il chauffait, il chauffait si fort et de si près, qu'on l'entendit s'écrier avec le juron marseillais :

« Bagasse ! mais je rôtis ! ma barbe en fume ! »

Bientôt les parois de l'aérostat se dilatent et lui donnent ainsi l'apparence de quelque baleine émergeant à la surface de la jungle.

— « A la ficelle ! commande le matelot, aux amarres ! »

Le naturaliste, silencieux et modeste, se préoccupait du *guide-rope*, cette corde de cent cinquante mètres qu'on laisse pendre au dehors et qui rend de si grands services pour la descente. Il n'oubliait pas non plus le *lest*, et faisait remplir de sable les sacs vides qui servaient d'ordinaire au [illegible] des grains.

(A suivre.)